

## De l'Amérique bel et bien pensante

Laurent-Michel Vacher, *L'Empire du moderne : actualité de la philosophie américaine*, essai, Montréal, Les Herbes Rouges, 1990, 203 pages.

Francine Gagnon

Volume 33, numéro 3 (195), juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, F. (1991). Compte rendu de [De l'Amérique bel et bien pensante / Laurent-Michel Vacher, *L'Empire du moderne : actualité de la philosophie américaine*, essai, Montréal, Les Herbes Rouges, 1990, 203 pages.] *Liberté*, 33(3), 101-105.

---

## ESSAIS

---

---

FRANCINE GAGNON

### DE L'AMÉRIQUE BEL ET BIEN PENSANTE

*Laurent-Michel Vacher, L'Empire du moderne: actualité de la philosophie américaine, essai, Montréal, Les Herbes Rouges, 1990, 203 pages.*

*Je suis corps et je pense. Je n'en sais pas davantage.*

Voltaire, *Lettres philosophiques* (13<sup>e</sup>)

Cher Laurent-Michel,

Je t'adresse cette lettre pour entamer une conversation autour de *L'Empire du moderne* et puisque je suis tombée, voilà des lunes, sous l'emprise de la philosophie américaine, je souhaite que cette correspondance multiplie les destinataires, que l'on puisse enfin dépouiller ces œuvres peu traduites, encore moins commentées ici.

Quelle que soit l'étiquette qu'on lui prête: pragmatisme, empirisme radical, réalisme scientifique, naturalisme..., force est de reconnaître que pour comprendre non seulement les retombées de la modernité, mais davantage la portée d'un libre-échange des idées, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, encore faut-il daigner s'aventurer au delà des préjugés (mal)commodes et tenter de réajuster le monocle de mon oncle Sam à la lumière des textes mêmes, qu'il nous est loisible, proximité oblige, de parcourir. À cet égard, la bibliographie, que tu places en annexe, constitue un instrument de première main, d'autant plus que pour

le pragmatisme, les idées sont des armes plutôt que des enjoliveurs de style ou des miroirs autogratiants.

Il est vrai que cette pensée américaine n'a pas bonne presse. On la réduit le plus souvent à un panneau-réclame qui viendrait cautionner une société tournée vers l'appât du gain, la satisfaction à brève échéance, bref, une sorte de commerce entre les idées et leur mise en application. On pourrait d'ailleurs faire une nomenclature des auteurs qui ont donné la chasse à cette Amérique triomphatrice, stigmatisant son esprit technicien: Alain et Heidegger, Lovejoy et Russell, pour ne nommer que ceux-là. Dans les treize lettres que tu fais parvenir à un ami asiatique, à travers certains thèmes — tels la matière, le sens commun et la science, le réalisme, la morale, etc. — tu situes l'étendue de la pensée américaine tout en évitant les malentendus qui se resserrent derrière la façade stéréotypée d'un individualisme étroit. Le point de départ de ton essai consiste donc à rendre compte de l'émergence de la modernité à partir des réflexions issues du courant pragmatiste dans lequel la pertinence de la méthode expérimentale est éprouvée dans tous les secteurs de la vie humaine. Cette démarche provisoire, qui caractérise la philosophie américaine, vise non plus à contempler des entités ésotériques mais se préoccupe davantage d'actions à faire. Ceci implique une communauté qui valide ses enquêtes sur le terreau même de l'expérience. D'où s'ensuit un recours au sens commun: «Le naturalisme américain est une philosophie plébéienne et bourgeoise, qui accepte pleinement le réalisme grossier du travailleur et sa soumission au verdict de la pratique» (p. 37). On remarquera ici l'influence de la théorie évolutionniste dans la recherche de solutions pratiques, puisqu'il s'agit de résoudre les problèmes que rencontre un organisme en interaction avec son environnement. Cela dit, la réussite escomptée ne se mesure pas à l'aune des intérêts concurrentiels. En effet, le pragmatisme se double d'un humanisme grâce auquel un dialogue s'instaure, une libre critique de toutes les théo-

ries, avec pour objectif un mieux-être de la communauté, et ceci en incluant les marges d'incertitude que comporte la discussion entre les différents membres de la société.

Par ailleurs, l'exercice épistolaire rencontre des limites, ce que tu reconnais toi-même, dans la mesure où tu mets plusieurs penseurs à contribution, sans toutefois opérer un tri là où des distinctions s'imposeraient. À vrai dire, tu me sembles privilégier l'image scientifique stricte d'un Quine (le dernier dogme de l'empirisme?), pour qui la physique est la pierre angulaire de toute recherche sur ce qui est, et par conséquent, tu laisses dans l'ombre ce que Wilfrid Sellars appelle l'image manifeste. Celle-ci n'a pas pour dessein de décrire la réalité mais plutôt d'explorer les normes utilisées dans le contrôle de nos actions. Autrement dit, les discours singuliers sur les personnes, les états mentaux et les intentions sont catalogués, coup de grâce ultime, sous la rubrique des contenus expressifs, là où la physique s'empare du domaine descriptif. Ce qui, en bout de piste, contraint des disciplines telles la philosophie, l'histoire, voire la psychanalyse, à s'en remettre à une seule source d'évidence: les stimulations sensorielles. Devant un scientisme dépassé, il reste à redéployer un espace de discussion pour les autres formes de la rationalité humaine. Bien entendu, il ne s'agit pas de revenir en arrière et légitimer des constructions idéelles pour le moins obscures. À la suite de Peirce, tu as su éviter un leurre, pourtant fort répandu, et qui consiste à reléguer les visions intérieures, images mentales et introspections dans le tiroir coulissant d'expériences dont on ne saurait rien dire sinon qu'elles enveloppent ses tenants dans un solipsisme qui s'appuie le plus souvent sur des illusions d'optique: chant mystique, voyage astral, voix intérieure ou autres données subjectives. La philosophie a longtemps plané sur les ailes d'une métaphysique, hypostasiant tour à tour les idées, l'esprit, la raison et aujourd'hui la différence, la trace, etc. Le pragmatisme nous ramène face à la contingence humaine, indéfiniment ouver-

te aux réformes: «[...] il nous présente l'humanité comme engagée collectivement dans l'aventure de survivre, de maîtriser prudemment son milieu, d'accroître son savoir et sa marge d'action, de mener une existence libérée et de connaître tout le bien-être possible grâce à l'exercice critique de la pensée rationnelle et expérimentale» (p. 127). C'est pourquoi la démocratie partage l'esprit de la démarche scientifique, laquelle exige une recherche libre et ouverte, en l'occurrence des plans d'action à expérimenter sans dogme pré-établi. Tu n'es pas sans relever le fait que les pragmatistes ont déploré «le culte exclusif de la déesse-catin Succès» (William James).

Seul écho discordant dans ce concert d'éloges sur le discours démocratique américain: Richard Rorty. Ce dernier s'est fait le champion de la cause pragmatiste, créant un pont entre la philosophie continentale et américaine. Sur le plan politique cependant, il a poussé très loin l'acclamation jusqu'à utiliser à outrance l'expression «We, Bourgeois Liberals»: un ethnocentrisme qui jure un peu par les temps qui courent. Dans son dernier ouvrage, *Essays on Heidegger and others*, il discourt sur la situation lamentable des pays du Tiers-Monde, nommément le Brésil, et espère que les réformes menant à une plus grande égalité au plan économique proviennent de ces pays satellites, car les États-Unis seraient déjà passablement sclérosés. Propos louables, certes; reste que cette amende honorable ressemble étrangement à des airs connus au Québec, où nous devons nous aussi secouer le joug colonial et devenir un exemple à suivre, compte tenu de notre position exceptionnelle sur l'échiquier mondial. La romance pseudo-humaniste ne dissimulerait-elle pas une attitude paternaliste?

Par ailleurs, j'applaudis à ton initiative d'incorporer deux manifestes de l'humanisme américain, le premier datant de 1933 et le second de 1973, où sont formulés des engagements pour les décennies futures, projets qu'on aurait intérêt à ruminer d'un côté et de l'autre de la frontière.

Tu réserves une dernière lettre à une amie sud-américaine, où tu analyses le choc des cultures, traditionnelles et modernes, à même une lecture non plus néo-romantique mais résolument moderne. Devant la montée des croyances religieuses, tu ne proposes pas l'Occident actuel «comme pouvoir planétaire dominant auquel se soumettre» (p. 169), mais bien ce qu'on pourrait appeler l'idéal des lumières, c'est-à-dire «une éventuelle adhésion au pluralisme, à la démocratie, au rationalisme critique, à l'esprit scientifique et technique ainsi qu'à un mode de vie moderne» (p. 166). Tu t'empreses d'ajouter que cela ne va pas nécessairement à l'encontre de «l'authenticité, du patrimoine, de l'identité culturelle et des traditions» (p. 168), dans la mesure où un contexte laïcisé s'accommode de toutes les croyances possibles, même pré-modernes, mais dans le cadre d'une pratique privée. J'ai bien apprécié une remarque, qui ne m'apparaît pas accessoire: tu écris que pour un puriste comme toi, les croyances hautement «St-Boliques», superstitieuses ou du même acabit, déclenchent d'épiques discussions avec tes élèves. Je suis certaine que le tout demeure collégial et donc ouvert à la conversation.

Je termine cette lettre en espérant que tu continues de pourchasser les fantômes éthérés, car la pureté est un *arte povera* dans la tribune des pensées.

Amicalement,

Francine Gagnon